



LE VISAGE DOULOUREUX

La Meuse est le livre ouvert
de notre histoire.

TRISTESSE des jours passés!
Soumise à la maison de Bourgogne, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France dont le joug était désiré; à la Hollande si opposée à son âme; ravagée par les batailles, spoliée, sans liberté comme un peuple indigne d'elle, troquée par la diplomatie — la Wallonie n'a connu un moment l'indépendance que pour retomber plus bas, pendant quatre années, sous le despotisme prussien.

Liège, trahie par Louis XI, fut incendiée en 1468.

Henri II, au cours de la guerre contre Charles-Quint, envahit la vallée de la Meuse, détruisit Bouvignes, dévasta le Hainaut et brûla le château de Marie de Hongrie, à Mariemont, comme il avait brûlé la plupart de nos châteaux-forts dont les ruines attestent toujours nos souffrances de l'époque.

Tournai subit quinze sièges; Thuin fut saccagée en 1672; Huy fut brûlée en 1693, et Mons en 1691; Liège, Charleroi et Namur connurent les affres du bombardement.

La Wallonie servait d'enjeu et se couvrait de ruines. Les étrangers, de qui elle relevait, la martyrisaient comme les troupes ennemies.

Les Espagnols réclamaient leur solde et se payaient par le vol. Les révolutionnaires brûlaient les abbayes et nous ruinaient par les réquisitions.

Toutes les races européennes se colletèrent à Ramillies, à Fontenoy, à Jemappes, à Fleurus, à Ligny, à Waterloo. Le souvenir des Kaiserliks resta dans les villages comme un cauchemar.

Dans le passé sans joie, au milieu de ces lueurs d'incendie et des batailles, deux événements se détachent, plus rouges que les autres : ce sont les hautes marches du Golgotha wallon; elles dominent les douleurs.

Le premier est la bataille d'Othée en 1406. Vaincus par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, beau-frère de l'élu Jean sans Pitié, les bourgeois de Liège, religieux, clercs et laïcs sortirent deux à deux et se rendirent dans la plaine qui séparait le village de Grâce du hameau de Bolsée, près de la grande ville. Vingt-six prisonniers y furent décapités; vingt-six autres personnes, parmi lesquelles plusieurs femmes, furent précipitées du Mont des Arches dans la Meuse. Et les Liégeois durent crier : Merci!

L'absolutisme fut établi et la principauté subit le protectorat de l'étranger.

Les jours suivants, des exécutions se propagèrent dans la contrée.

La Meuse enveloppa de ses plis le corps des morts!

L'autre évènement est le sac de Dinant par Philippe le Bon, le 26 août 1466. L'armée bourguignonne mit la ville au pillage, jeta dans le fleuve huit cents bourgeois liés deux à deux, et rasa la cité douloureuse, si bien que les survivants s'écriaient : Où donc était Dinant?

Et la Meuse, à nouveau, enveloppa dans ses plis le corps des morts!

Or, non content de brûler nos villes, Charles le Téméraire obligea ses provinces wallonnes à payer les bandes picardes et bourguignonnes et les mercenaires italiens réunis pour réaliser ses conquêtes.

O cita dolente.

(DANTE.)

Quatre siècles et demi après le sac de Dinant, presque à la même date, l'armée allemande descendit sur la cité dolente, massacra les habitants et la pilla avant de la réduire en cendres.

Une vague rouge traversa la Wallonie. Toutes les souffrances du passé revivaient en un jour.

L'Allemagne barbarisait le monde.

Elle venait précédée par sa « Kultur », sorte de gongorisme de manières, forme d'éducation née à la caserne, guindée, empesée, froide comme un salut militaire et étudiée comme le pas de parade.

Le pas de parade! antithèse ridicule des marches

élégantes de l'ancienne Grèce; lourd et bruyant témoignage de soumission rendu aux officiers par des subalternes assez rompus à l'obéissance et au respect du panache pour se soumettre à ce geste de guignol.

Elle venait, l'Allemagne, telle que Bismarck l'avait faite. Elle était sortie de ses mains de fer; il en était le forgeron : il lui avait insufflé son âme machiavélique de prussien.

Elle venait gonflée de tout l'orgueil que Nietzsche, en exaltant le surhomme et le colossal, avait semé sur l'empire. Elle venait précédée de la réputation, plus tronquée que la dépêche d'Ems, dont M^{me} de Staël l'avait gratifiée : peuple doux, s'attendrissant d'un lied ou d'une légende, peuple musicien, ouvert, religieux; âme sœur des bleus « vergiss mein nicht » qui bleussent ses plaines.

Certes, l'Allemagne possède plus d'une jolie légende. Mais celle qui domine toutes les autres : la légende des Nibelungen, est égoïste et cruelle. L'âme de la Prusse s'y reconnaît avec son orgueil et sa dureté.

Sans doute l'Allemagne possède des musiciens de génie. Toujours on les admirera, parce qu'ils ont exprimé, avec originalité, les accents mystérieux, enthousiastes, douloureux ou pathétiques de l'âme humaine!

Mais de tous les grands musiciens de l'Allemagne : Beethoven, Gluck, Jean-Sébastien Bach, Weber, Schumann, Mendelssohn, Wagner, Richard Strauss, Brahms, aucun n'est Prussien. Deux maîtres cependant sont nés en Prusse : Haendel en Saxe prussienne,

et Meyerbeer à Berlin. Mais Haendel vécut en Angleterre et fut inhumé à Westminster, si bien que la Grande-Bretagne le revendique comme sien; et Meyerbeer a brillé non dans sa patrie, mais en Italie, et particulièrement à Paris où il mourut. C'est à Paris qu'il fit représenter ses grands opéras composés sur des paroles de Scribe : *Robert le Diable*, *Les Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine*. La Prusse batailleuse préparait, à cette époque, la guerre contre l'Autriche, et l'inventeur du nouveau fusil éclipsait toute gloire artistique.

Quant à Mozart, Haydn et Schubert que l'on confond souvent avec les grands maîtres allemands, ils sont Autrichiens.

Et depuis l'unification qui a donné la prépondérance à la Prusse, l'Allemagne est en recul dans le domaine artistique.

Sous l'égide de Bismarck et des Hohenzollern, la patrie de Kant et de Hegel a abandonné les régions spéculatives qui faisaient autrefois sa gloire, pour se vouer à l'industrialisme.

Ainsi, dans l'Allemagne contemporaine, la poésie et les grandes abstractions ont replié leurs ailes et dorment avec les Nibelungen, au bord du Rhin ou sur quelque Venusberg de légende.

Ils descendirent nos collines, et des cloches de terreur sonnèrent au clocher du mal!

La tuerie et le feu anéantirent les petits villages d'Èthe, Rossignol, Tintigny. C'était le prélude des incendies, des pillages et des déportations.

Deux cent cinquante personnes furent massacrées à Andenne; plus de quatre cents à Tamines. Les Huns et les Normands reparaissaient.

Les plaintes des morts traversaient le cœur du monde; les lueurs incendiaires montraient la laideur du conquérant qui prétendait le conduire par ses voies; les poings de la terre se tendaient contre les tyrans.

Dinant est la somme des grandes douleurs de la guerre. Dans son décor merveilleux où tant d'âmes ont surpris, en elles, des voix de lumière, elle évoque une sainte Cécile, patricienne et belle, martyrisée par les bourreaux.

Six cent six habitants y furent massacrés, dont onze enfants en dessous de cinq ans; cinquante-cinq âgés de cinq à dix-sept ans; trente-quatre vieillards de plus de soixante-dix ans; et soixante et onze femmes. La ville s'effondra dans les flammes.

Racontons sa fin. Accompagnons au calvaire notre mère Wallonie :

L'aube du vingt-trois août apparut. Elle était rose, souriante et poétique comme les plus belles. La gaze coutumière, d'un bleu très pâle, recouvrait le fleuve et les collines. La grâce alanguie du ciel et des paysages était la même qu'aux matins heureux. La nature ouvrait, au bord du jour, la fleur nuancée de son rêve.

La terre wallonne, innocente comme les oiseaux qui chantaient dans les branches, semblait vouloir attendrir, par ses dons lénifiants, ceux qui s'approchaient avec des engins de mort.

Vers six heures, par quatre routes descendant du plateau, les Allemands entrèrent dans la ville en hurlant comme les lions qui habitaient les grottes mosanes à l'époque quaternaire.

En face, sur la rive gauche, dissimulés sur les coteaux du quartier Saint-Médard et du faubourg de Neffe, quelques Français tiraient leurs derniers coups de feu, pendant que le gros de la troupe se retirait vers la route de Philippeville.

Pour obliger ces tirailleurs à cesser leur tir, les Allemands se firent un bouclier d'un groupe d'enfants et de femmes.

Soudain, la tuerie commença. Des salves de peloton violentèrent l'épouvante.

Une mitrailleuse broyait des vies du côté des « fonds de Leffe ». Son battement de tarare mordait les douleurs. C'était comme une meule sanglante, une roue infernale tournant au moulin du crime.

L'horrible bruit remplissait la vallée. On eût dit que son rythme sec cassait la beauté du site, et que tout ce qui fut Dinant, toute la merveille des entours, tous les bonheurs d'autrefois, s'écroulaient à jamais avec les morts!

La montagne répercutait le rythme; les fléaux d'horreur battaient le fond des grottes où pleuraient les légendes; ils ébranlaient la nue et les bois de leurs cassements funèbres comme s'ils eussent voulu écraser tout le rêve et tout le divin poème de la Wallonie mosane.

Le moulin de la mort se tut, mais des coups de feu, dans tous les quartiers, répercutaient des plaintes.

Des battues passaient, rouges et démoniaques. Des hallalis montaient, gutturaux et durs :

Machen sie alles ab! Tuez, tuez!

Tout sentiment humain, toute rudimentaire pitié s'abîmait dans les profondeurs obscures de ces âmes de vandales.

La douce Muse qui voltigeait sur le val comme un appel à la bonté, à l'amour, à la fraternité semblait aiguïser leur haine jusqu'au paroxysme. On eût dit que les Erinnyes jalouses, ressuscitées des abîmes de l'antique Tartare, précédaient avec leurs torches, leurs poignards et les serpents de leurs cheveux, ces monstres vêtus en soldats.

Les époques périmées et les religions sataniques renaissaient sous les pas des barbares!

Le pillage accompagnait les fusillades. Iyres, des soldats se promenaient en costume de prémontré. Puis, les incendies s'allumèrent. Le brasier se précipita de rue en rue depuis Leffe jusqu'au Froidvau. Les vieilles églises, les anciennes maisons qui conservaient la physionomie d'un passé lointain avec leur étage en surplomb soutenu par des consoles denticulées, s'effondrèrent dans le feu.

Tout était consommé!

A cette heure, la mère Wallonie se lamentait au sommet du Golgotha; elle souffrait comme si la fatalité — la Moira des Grecs — se fut acharnée sur elle. Elle devenait la douce Antigone que Créon menaçait et abreuvait de larmes, mais qui fit tout son devoir.

La nuit jeta sa grisaille sur ces horreurs. Des chants

montaient, emplissant les ruines de leurs sarcasmes. Des voix insultaient les morts : « Sie, lumpe schweinehunde ! » Les visages des fusillés, étendus contre le mur Tschoffen, ressemblaient à de grands lis poussés sur la ville morte. Dinant apparaissait comme une cité de cauchemar. Une sorte d'Hersépolis dont les restes, sous les rayons lunaires, prenaient des proportions effrayantes. Elle s'allongeait à l'infini. On eût dit qu'elle s'enfonçait jusqu'au bout du monde, noire, douloureuse, sanglante, comme pour témoigner des horreurs commises, et, montrant ses plaies et ses souffrances, amasser contre la barbarie teutonne, toute la crainte et tout le dégoût.

La Meuse, en cette nuit d'horreur, n'était plus la mère poétique et consolante. C'était un Styx d'épouvante, un courant d'eau maudit qui séparait du monde une ville condamnée.

Ceux qui vivaient encore parmi ses ruines évoquaient les hilotes de l'ancienne Grèce qu'on tirait à plaisir.

Toutes les larmes humaines, tout l'effroi des pires cauchemars, toutes les croix et tous les calvaires y roulaient dans du sang et des larmes.

Mais les martyrs savaient que la Meuse écrivait, sur ses rides, tous les crimes des barbares. Ils savaient que toujours, jusqu'à la fin des temps, son miroir reproduirait les maux soufferts, les meurtres perpétrés sur ses bords et sur le bord des rivières effarouchées qui couraient vers elle, en chuchotant à la nuit, du fond des Ardennes et de l'Entre-Sambre-et-Meuse, les angoisses et les cruautés.

A cette heure, une traînée rouge traversait la Wallonie.

Du sang wallon, à flots, recouvrait les collines pitoyables.

Les âmes damnées de Néron et de Tibère volaient à côté de l'aigle noir de Prusse, sur les régiments démoniaques qui tiraient et se saoulaient dans la lueur des flammes.

Et les petites rivières se pressaient, frissonnantes, vers la mère douloureuse, la grande Meuse éternelle qui toujours, toujours racontera, avec les mille lèvres de ses vaguelettes, l'héroïsme de la Cité ardente et la grande souffrance de la Terre wallonne.

La Meuse est le livre ouvert de notre histoire.



DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

LA TERRE NOIRE :

Les Poèmes de la houillère. Épuisé (1896).

Confins boisés. Épuisé (1898).

L'Effort du sol natal (1901).

L'Ame des nôtres, poème dramatique. Épuisé (1904).



La Beauté triomphante (1908).

Walla, dialogue lyrique, représenté pour la première fois au théâtre de Louvain (1910). Adaptation musicale de CH. MÉLANT.

La Wallonie héroïque. Épuisé (1911).

Sous le poing de fer (1919).

PROSE

L'Originalité Wallonne. Épuisé (1906).

(Origine et caractère de la race. — Le milieu. — Littérature dialectale et théâtre wallon. — Littérature française de Wallonie. — L'esprit, l'individualisme et la morale du Wallon. — Psychologie des villes.)

L'illustre Bézuquet en Wallonie. Épuisé (1907).



A paraître :

Les Empreintes du sol natal, poèmes.



JULES SOTTIAUX



L'Originalité Wallonne

La Puissance de la Meuse. — Le Visage réveur de Wallonie et ses légendes. — Visage religieux. — Terre d'art. — Visage douloureux. — Psychologie des villes par les chansons dialectales. ❧ ❧ ❧

Dessins de Ad. HAMESSE, Alfred RONNER
Paul COLLET et Auguste DONNAY



OFFICE DE PUBLICITÉ
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1923

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
PRÉFACE.....	I
LA PUISSANCE DE LA MEUSE	3
LA MEUSE, poème.....	16
LA FORCE DU TERROIR, L'ATTRAIT DES ÉGLISES.....	18
VISAGE RÊVEUR ET POÉTIQUE DE WALLONIE :	23
Vers la grotte de Goyet.....	27
Le pays de Herve.....	30
Les nutons.....	32
Les Hautes-Fagnes	34
Au pays de Laroche.....	38
Le grand rêve géologique	41
La grotte de Han	43
Le visage des rivières (la Semois, la Lesse sauvage, la Moli- gnée, la Sambre)	45
Le Pays noir, la Thudinie et l'Entre-Sambre-et-Meuse.....	51
La Meuse dinantaise	56
La plaine du Hainaut et du Brabant wallon	66
Les vieux arbres.....	73
Les maisons.....	75
Les chemins et les sentiers	82
Les légendes	85
Notre folklore	107
La fin du rêve	112
LE VISAGE RELIGIEUX	114
TERRE D'ART.....	137
VISAGE DOULOUREUX.....	188
VISAGE DES HAMEAUX ET PSYCHOLOGIE DES RÉGIONS	198
LA MEUSE PUISSANTE, poème	226
CONCLUSION	228
AU FRÈRE WALLON QUI LIRA CE LIVRE	232

